

L'INCONNUE VALENCIENNE (*) ...

L'INCERTITUDE CHRONIQUE DES MILITANTS ANARCHISTES VALENCIENS (**)

Mon père était originaire de Jativa et j'ai longtemps essayé de comprendre Valence et sa région. Je marchais dans les cultures le matin, pendant la journée et à l'heure mauve du soir, quand les grillons commencent à chanter, les grenouilles à coasser et l'eau à couler dans les canaux d'irrigation.

Au-dessus de ses champs labourés, la lune brille comme nulle part ailleurs. Le Valencien est heureux dans ses cultures, face à la mer, dans les longues rues de ses villages où il joue à la pelote à main, à *llargues*.

Il est heureux de trotter dans les ravins, les chiens de chasse à côté de lui, le fusil prêt à tirer sur l'oiseau qui passe ou le lapin suivi à la trace. Heureux dans sa baraque quand il entre et suspend son fusil derrière la porte.

Le Valencien croit, avec raison, qu'il n'est jamais compris par l'étranger de Catalogne, le descendant de ceux qui sont venus avec *Jaime le conquérant* et ses pilleurs pour le libérer de ses ancêtres arabes avec qui il s'est toujours senti bien. Il ne croit pas non plus être compris par les étrangers du centre de la péninsule, descendants de ceux qui, dans des jours plus lointains, vinrent avec le Cid et ses troupes, le libérer aussi de ses ancêtres à qui il devait tout ce qu'il savait du travail des champs, ses douces chansons et ses danses.

Oui, Catalans et Castellans s'étaient entêtés à le libérer de ce qu'il aimait le plus et malheureusement y étaient parvenus. Ils lui ont seulement laissé le paysage immuable, la lune au-dessus, la terre féconde, les chants et les danses.

Et aussi une rancœur sourde qui avec le temps est devenue consciente et même profonde: méfiance de tout ce qui vient de Catalogne ou de Castille. Tous les mouvements politiques et sociaux venant de Madrid ou de Barcelone étaient accueillis avec méfiance. Si les Valenciens devenaient républicains, il fallait que ce soit un républicanisme valencianiste, parfois cantonaliste. Pour le social, ils seraient de la CNT, mais une CNT à leur façon, sans le goût révolutionnaire des anarcho-syndicalistes catalans ni la manière politique et centraliste des Madrilènes. Ce sont les Valenciens de la CNT qui ont créé le réformisme révolutionnaire. Parfois avec des personnages bizarres comme Tirado, connu sous le nom de «*Irenofilo Diarot*» qui polémiqua avec Salvador Seguí en 1922, après la Conférence nationale des syndicats tenue à Saragosse et se montra plus brillant que Seguí sur le possibilisme révolutionnaire. Tirado qui ensuite se retira dans un couvent - d'où il venait sûrement -, en sortit pendant la révolution de 1936 et alla grossir les rangs du Parti communiste. Mais aussi avec des hommes d'une trempe ouvriériste solide comme Domingo Torres, réformiste, ou José Sanchez Requena, syndicaliste jacobin, qui passait de la justice expéditive à la fraternisation avec les phalangistes.

Enfin, des militants CNT au sens révolutionnaire sui generis qui apportèrent au «*trentisme*» les

(*) Cette sous-partie du chapitre «*L'anarcho-syndicalisme au Comité des milices*» fut définie et titrée ainsi par l'auteur (Note A.M.).

(**) Sous-titre choisi par *Anti.mythes*.

contradictions qui allaient le rendre incapable de résister à la poussée des activistes de l'anarchisme faïste barcelonais.

Il y avait plusieurs jours que les militaires s'étaient insurgés, dix jours qu'ils avaient été battus à Barcelone et en Catalogne, neuf jours à Madrid. Mais à Valence, les régiments étaient insurgés dans les casernes, sans pouvoir maîtriser la ville, attendant que des troupes arrivent d'Aragon, d'Alicante ou de la mer pour prendre d'assaut Valence.

Martinez Barrio était venu de Madrid pour négocier la reddition, sans succès. On courait le risque que les hésitations des gauches, et avec elles de la CNT, fassent passer d'un moment à l'autre la région du Levant au pouvoir des militaires rebelles, ce qui couperait la Catalogne de la Castille et du sud.

En tant que responsable de la guerre au Comité des milices antifascistes de Catalogne, je me sentais obligé d'intervenir, mais comment le faire sans que mon intervention ne soit interprétée comme une nouvelle arrivée de «pilleurs»?

Les représentants du front des gauches valenciennes n'avaient envoyé aucune délégation, ni politique ni syndicale pour demander de l'aide. Cependant, dix jours d'attente avec le risque de perdre Valence et ses voies de communication stratégiques, c'était trop. Je pris une décision. Ces jours-là, il y avait toujours au Comité des milices des compagnons de confiance comme Alfonso Miguel et Garcia Vivancos, qui avaient fait partie du groupe *Solidarios*, et aussi Domingo Ascaso, Margeli (1) et Cristobal Aldabaldetresco ou Antonio Martinez - «Valencia» du groupe *Nosotros*, et son frère, valencien aussi, tous courageux et d'une confiance absolue.

J'appelai Alfonso Miguel, «Valencia» et son frère:

- *La situation de Valence n'est plus tenable. Les militaires sont en rébellion dans les casernes et personne n'ose les faire sortir ou les battre dans la rue ou les attaquer dans les casernes, vous vous rendez compte?*

- *Oui, dirent-ils.*

- *«Valencia», va chercher Marcos Alcòn et dis-lui de ma part qu'il t'envoie au local du syndicat de la Manufacture «La Farigola», au Clot, deux camions puissants avec huile et plein d'essence. Prends mille cinq cents pesetas au cas où. Dis au secrétaire de te faire un sauf-conduit pour toi et vingt compagnons et un autre pour Alfonso Miguel et que Garcia Vivancos vous emmène en voiture à «La Farigola». Mobilisez des compagnons du syndicat de la Manufacture de façon à avoir, avec les Comités de défense du Clôt et de Pueblo Nuevo, une quarantaine d'hommes jeunes et courageux. Dès que vous avez les camions et les hommes, vous allez à la caserne San Andrés, vous chargez quarante fusils pour vous et soixante autres pour les compagnons de Valence. Deux cents cartouches pour chaque fusil, d'accord? Autre chose importante: ne dites pas aux compagnons de Valence que vous êtes venus pour qu'ils se décident à bouger. Dites-leur que vous êtes venus les aider. N'oubliez pas: s'ils hésitent à prendre d'assaut les casernes, faites-leur penser aux pompes à incendie branchées sur des réservoirs d'essence.*

Quelques heures plus tard, on me fit savoir que les camions étaient déjà dans la rue, puis à partir. Je sortis dire au revoir aux compagnons. Dans la rue, Alfonso Miguel et «Valencia» m'attendaient, droits et imposants, armés chacun d'un fusil mitrailleur. La vue des camions pleins de jeunes anarcho-syndicalistes en salopette bleue, fusils levés en chantant *Hijos del pueblo*, faisait impression.

L'arrivée de ces compagnons à Valence fut opportune et autrement plus efficace que celle de Martinez Barrios. Le lendemain, les casernes furent prises d'assaut et les militaires se rendirent.

Juan GARCÍA OLIVER.

(1) José Margeli, d'abord bon typographe puis excellent linotypiste et bon correcteur jusqu'à sa mort au Mexique. Dans sa jeunesse, il fut un homme d'action syndicaliste. Nous l'appelions Josélito, sans doute parce qu'il aimait la corrida, le flamenco et le vin. Au Mexique, il fit partie de la «Ponencia» (la motion) et avait été en même temps directeur de *Solidaridad Obrera* et de *CNT*, organes de l'Union régionale catalane et du Comité national de la CNT en exil.